



La transe, un exutoire, une raison d'exister.

## CROWD

DANSE  
GISÈLE VIENNE

*Entre abandon et tensions, les danseurs de Gisèle Vienne explorent l'univers inquiétant de la rave.*

IT

Quel besoin nos chorégraphes-plasticiens contemporains ont-ils de mettre en scène la fête ou la rave party? En 2016, *Le Syndrome Ian*, de Christian Rizzo, tel un ballet de groupe esthétique, avec gestes ajustés, s'inspirait

des nuits parisiennes des années 1980. A son tour, Gisèle Vienne crée *Crowd* («foule», en anglais), spectacle nourri de son expérience des raves techno – plutôt berlinoises – auxquelles elle a participé dans les années 1990. La scène est vide. La rave est passée – une ligne de déchets épars le laisse entendre –, à moins qu'elle n'ait dérivé ailleurs pour le moment. C'est sur ce chemin qu'apparaît bientôt le premier personnage: une fille, short et baskets en lamé... Elle progresse au ralenti et déploie une marche hypnotique tout comme le sera ce long continuum de corps dansants poussés par les pulsa-

tions du complice Peter Rehberg. Quatorze silhouettes entrées au goutte-à-goutte donnent peu à peu l'impression d'une foule. L'ado au blouson rouge et bleu fraye avec le mec à casquette, le jeune homme à la chemise de bûcheron canadien détonne, le type à la dégainée de «skin» inquiète, la pulpeuse en boléro, au torse nu et au corps électrique, s'arrogue le premier plan, la décalée tourne au large avec son sac plastique, et la fille en tenue de ville ne lâche pas son cabas de cuir...

On repère peu à peu leurs façons d'habiter l'espace et d'être (ou pas) à l'autre. On est à l'affût du moindre indice dans ces images physiques: bustes arc-boutés, bras en torsade, corps renversés. La terre foulée les salit peu à peu, comme dans *Le Sacre du Printemps* pensé par Pina Bausch. Mais Gisèle Vienne s'est arrêtée, pour une fois, au seuil de la violence qu'elle a si souvent mise en scène: pas de sacrifiés ici, seulement des tensions inquiétantes se diluant, à la fin, dans le mouvement ouaté du groupe...

Bien sûr, on peut trouver cette progression infime (l'ensemble gagnerait sans doute à être resserré), mais la lenteur colle avec l'épaisseur temporelle de ces rituels où la jeunesse trouve un exutoire. Fenêtre ouverte sur des communautés qui font de la transe dansée leur raison d'être, ce spectacle recèle des arrêts sur image splendides.

– **Emmanuelle Bouchez**

| 1h20 | Du 7 au 16 déc., Festival d'automne, Théâtre des Amandiers, Nanterre (92), tél.: 01 53 45 17 17; du 6 au 9 fév., Rennes (35), tél.: 02 99 31 12 31; les 27 et 28, Grenoble (38), tél.: 04 76 00 79 00.